
VALENTINE.

NOUVELLE.

(Voir pages 10, 158, 275 et 358)

IX

Paul revint vers le Fayen en emportant, comme une consolation et un désespoir suprême, les dernières paroles de Valentine.

—Elle m'aime toujours ! pensait-il. Ah ! moi aussi, je l'aime, je l'aime de toute mon âme, et c'est la force même de cette tendresse qui m'oblige à la briser plutôt que de l'avilir. Nous ne sommes plus égaux, Valentine et moi. Elle ne veut pas se dédire, car elle est fière, mais elle serait la première à me mépriser si je sollicitais sa main, qui ne me serait plus accordée que comme un bienfait à la suite d'un pardon dicté par la pitié.

Il s'arrêta, puis tout à coup :

—Ah ! dit-il avec égarement, je me souviens ! C'est ici que la chouette a chanté. Elle a chanté avec une persistance opiniâtre, impitoyable. J'aurais dû rebrousser chemin. Où donc allais-je ? Faire mes adieux à Valentine. Pas à elle ; à sa demeure. J'ai essayé de tuer l'oiseau sinistre. Je n'ai pas pu. Un autre a été plus heureux : Frédéric ! Il épousera Valentine. Lui ! lui : Eh ! sans doute. Il y songe. Il guette le moment favorable. Et si je disais : c'est ma fiancée ! il me répondrait : vous n'êtes pas mon rival, vous êtes mon débiteur !

Il souffrait beaucoup. Il jeta un regard désespéré vers le Breuil.

Puis, faisant un violent effort contre les entraînements de son cœur :

—Ah ! Valentine, s'écria-t-il, tu m'approuves, tu m'approuveras ! Ta conscience appréciera les combats de la mienne et sa résolution. C'est pour rester digne de toi que je te fuis. En renonçant à toi, je puis relever dans mon cœur tous les sentiments sacrés que je foulais aux pieds, je puis aimer mon père, je puis aimer ma mère, je puis aimer la petite sœur dont les innocentes mains ont renversé mon avenir. Chère sœur ! chère enfant ! Ah ! qu'elle ne meure pas ! C'est inutile.

Ce dernier mot, que Paul prononça d'une voix sourde, et comme en l'arrachant du fond de ses entrailles, mit un terme à ses hésitations, et rayonna comme un flambeau pur et éclatant. Malgré les impérieux commandements de sa raison, Paul ne pouvait pas, d'abord, s'habituer à l'idée de savoir ses liens d'amour brisés. Appuyé sur Valentine pour marcher dans la vie, il n'avait de force que par elle. Plusieurs fois déjà il avait essayé de reprendre possession de lui-même. Le jour de sa rencontre avec elle, sur les bords de la Vienne, il s'était promis de ne plus songer à elle ; plus tard, et tout récemment, il avait rendu à M. du Breuil sa parole. Mais ces passagères fiertés s'étaient abaissées bien vite, comme le vol d'un oiseau dont